DE OUISTREHAM À ROUEN, LA FOI DES MIGRANTS

Ils sont afghans, kabyles, soudanais, togolais. Ils ont fui les persécutions politiques ou religieuses et survivent en France en rêvant d'Angleterre. Les parcours diffèrent mais un fil les relie : la foi, chrétienne ou musulmane, refuge intérieur dans l'épreuve de l'exil.

Le vent froid de l'air marin balaie les abords du canal de Ouistreham (Calvados), en ce début de soirée de décembre. À l'horizon, le port international de Caen-Ouistreham se dessine. Derrière un amas de palettes de bois jouxtant le canal, se cache un camp de migrants. À son apogée, il accueillait jusqu'à 250 personnes en quête d'un eldorado britannique. Ce jeudi soir, ils ne sont plus que 25 Soudanais à se rassembler autour du feu. Difficile d'échanger avec eux ou de les approcher avec un appareil photo sans l'appui du Collectif d'aide aux migrants de Ouistreham (Camo), qui leur apporte une aide humaine, matérielle et alimentaire plusieurs fois par semaine. *« Ce sont uniquement des Soudanais de la communauté zaghawa »,* précise Joël Le Tensorer, bénévole, emmitouflé dans son cardigan polaire, au milieu des abris de fortune.

UNE DES PLUS GRAVES CRISES HUMANITAIRES

Les Zaghawas viennent du Darfour, une région du Soudan plongée depuis 2023 dans l'une des plus graves crises humanitaires au monde. Depuis plus de 20 ans, des violences à caractère ethnique frappent cette région, touchant notamment les communautés zaghawa, fur et masalit. En juin 2025, Virginia Gamba, conseillère spéciale de l'Onu, estimait que le risque de génocide, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité y était *« très élevé »*.

> « Sans la foi, je ne serais jamais parvenu à traverser la Méditerranée avec certains de mes anciens élèves. Grâce à la religion, on ne se rend compte qu'après à quel point c'était difficile. »
>
> **YAZID,** RÉFUGIÉ POLITIQUE

Les oreilles cachées sous son bonnet, Mohammed, arrivé ici il y a 18 mois, peine à raconter l'indicible situation. Il s'échappe un instant, s'excusant : *« Désolé, c'est l'appel de la prière. »* Dans le prolongement d'une vaste tente, sous un amas de bâches bleues et blanches, ces migrants ont construit une mosquée de fortune. Leurs ombres s'inclinant au sol se devinent à travers les fins morceaux de plastique. *« On ne peut pas vraiment appeler ça une mosquée, mais c'est notre endroit pour prier »,* explique Mohammed quelques minutes plus tard. Dans le camp, les contacts par téléphone avec les familles sont rares. La foi est devenue un pilier. *« Cela nous aide beaucoup, c'est important de pouvoir prier tous ensemble »,* confie-t-il, rêvant d'obtenir un jour *« des papiers »* et *« une maison »*.

À 130 km de là, quelque part près de Rouen, en Seine-Maritime, une dizaine de personnes sont réunies dans une petite salle, un crucifix accroché au mur. Les cartons de décorations de Noël se mêlent à de vieux sacs de pain, oubliés dans un coin de la pièce. Tous les participants tiennent entre leurs mains un flyer décoré d'étoiles : *« Migrants, missionnaires d'espérance »,* y est-il inscrit en lettres blanches. Le message choisi par le pape Léon XIV pour la Journée mondiale du migrant et du réfugié en 2025. Chaque premier dimanche du mois, une douzaine d'Algériens kabyles, d'Afghans et de Togolais se retrouvent ici dans le cadre de la pastorale des migrants, sous la houlette du diacre. Impossible de révéler l'identité des présents, dont certains disposent du statut de réfugié, ni le lieu exact de la rencontre.

Tous ont fui leur pays, notamment à cause de persécutions religieuses. Même à des milliers de kilomètres, ils restent en danger en raison de leur foi. *« Récemment, une femme kabyle se préparant chez nous au baptême a été photographiée en train de prier. Elle ne pourra plus jamais retourner en Algérie »,* raconte le diacre, la mine grave. Avant de tonner : *« Si les talibans voient une photo de Baran* (pour garantir la sécurité des personnes interrogées, leurs identités ont été modifiées, ndlr) *à l'église, sa famille se fera exécuter en Afghanistan. »*

« C'EST CE QUI NOUS FAIT TENIR »

Malgré les dangers, tous se retrouvent ici, avec la barrière de la langue comme seul frein. *« Chacun prie à sa façon, on est loin d'une foi de chapelle »,* rappelle le diacre. *« On réfléchit à ce qu'est un chrétien. On se retrouve dans notre manière de vivre notre religion. C'est important de ne pas la vivre seul. » « C'est ce qui nous fait tenir »,* abonde Yazid, les traits tirés. Cet ancien professeur a quitté la Kabylie en 2021, à cause des *« répressions contre les opposants politiques et les chrétiens ». « Je n'ai pas choisi de venir ici, j'ai laissé toutes mes terres »,* rappelle-t-il, citant les fermetures massives d'églises par le gouvernement. Selon l'ONG Portes ouvertes, toutes les églises protestantes évangéliques sont désormais fermées en Algérie. Réfugié politique, Yazid enchaîne les petits boulots. *« Sans la foi, je ne serais jamais parvenu à traverser la Méditerranée avec certains de mes anciens élèves,* confie-t-il. *C'était une mission suicide. Grâce à la religion, on ne se rend compte qu'après à quel point c'était difficile. On vit sous des tempêtes. »*



JULES LALANNE LARRIEU POUR LA VIE

Un homme prie lors de la messe, dans une église de Seine-Maritime, en décembre 2025.

Au bout d'une heure de rencontre, le groupe rejoint l'église attenante. Au premier rang, Anzar fixe l'autel. Dans quelques mois, cet Algérien kabyle recevra le baptême. *« La foi, je l'ai en moi. Je la ressens »,* dit-il. Chaque dimanche, il assiste à des offices, souvent dans des églises protestantes. *« J'ai tout laissé en Algérie… J'ai besoin d'un espoir. Et cet espoir, c'est la religion. »* À ses côtés, les autres migrants distribuent les livrets de messe ou frappent dans leurs mains en cadence, au rythme des chants de la chorale. *« Ce moment, c'est du réconfort »,* glisse le diacre, à la sortie de la messe.

Rapidement, la colère reprend le dessus : Eugène, arrivé en France il y a six mois, ne sait pas où dormir ce soir. *« Pourquoi laisse-t-on faire ça ? »,* souffle le diacre. *« Parfois, j'ai envie de hurler. »* Habitué à donner des coups de main à la paroisse rouennaise, Eugène reconnaît que *« vivre ici, c'est difficile »*. Ce Togolais a pourtant vécu bien d'autres épreuves. *« J'ai tenté à trois reprises de rejoindre la Grèce depuis la Turquie,* raconte-t-il. *La première fois, j'ai été arrêté en mer par les autorités. La deuxième fois, on a été percutés par un bateau des forces grecques. L'embarcation a coulé, 17 des 34 personnes sont mortes noyées. J'ai été arrêté et j'ai passé quatre mois en prison en Turquie. La troisième fois, j'ai réussi à traverser. »* Pour lui aussi, la religion est synonyme d'espoir. *« Je prie sans cesse. La foi et cette pastorale sont des refuges. »*

« ON EST TOUS DES FRÈRES. LES GENS L'OUBLIENT »

Un refuge, d'ailleurs, c'est un peu ce que représente la maison du diacre, nichée dans un quartier pavillonnaire à une dizaine de minutes de l'église. Tous sont conviés, à l'issue de l'office. Autour de la table, trop petite pour l'assemblée, on déguste un couscous. *« Il est kabyle, celui-ci »,* s'empresse de préciser Anzar. *« Ici, on se sent un peu comme en famille »,* ajoute Yazid. *« Quand mes enfants étaient encore à la maison, nous étions souvent de grandes tablées comme aujourd'hui »,* confie le diacre, les yeux rougis. L'homme, bientôt septuagénaire, multiplie les allers-retours entre la salle et la cuisine. *« C'est ça, la foi : la fraternité. On est tous des frères. Les gens l'oublient trop souvent »,* s'indigne-t-il. Dans le froid du camp de migrants de Ouistreham, ces mots aussi trouvent un écho. *« Il y a une vraie relation qui se crée entre eux et nous »,* souligne Mathilde, bénévole du Camo. *« Vous devriez les voir, lors du Ramadan. Ils dressent une table, préparent de grands plats et on mange tous ensemble. On vit aussi de beaux moments de partage. »* Comme un message universel pour réunir les peuples. ●

TEXTE **CLÉMENT GOUSSEAU**
PHOTO **JULES LALANNE LARRIEU** POUR *LA VIE*